

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 34

Artikel: Lè communistes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187109>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lè comunistes.

Monsu dâo Conteü,

Ah! ma fâi, lo vo catso pas, mâ vo z'itès onco dâi rudo lulus pè cé Lozena, et n'aré jamé cein cru dè dzeins que sè diant dâi bons citoyeins et dâi bons Vaudois. No seimbliavè per tsi no que l'étâi dza bin prâo d'étrè eimbètâ pè clliâo dè Berna, qu'on est d'obedzi dè serrâ lè reings po bin votâ, po l'âo gravâ dè no z'einvoyi dâi bastoubârès fédéraux tatâ nou-très fennès quand le sont malâdès, po no lè trainâ dein lè z'hépétaux, que ne vollieint rein dè cé commerce; kâ se faut fêrè on écoulâta dè camomilès âo bin onna thêtière dè tisanna, on est quie, et ne vollieint étrè maitrès tsi no.

Mâ qu'est te cein à coté dè cein que sè passè pè Lozena, avoué clliâo pétroleu, clliâo comunistes et clliâ galavardâ dè Luise Metset, que farâi bin mi d'allâ restaupâ lè tsaussons à se n'homo et dè sè teni à l'hotò, na pas dè veni fêrè sa poinna perquie. Ah! vo z'êtès galès, et ne compreigno pas voutron syndiquo dè dînsè bailli dâi permehons à dâi tsaravoutès que no vignant traitâ dè voleu dè cein qu'on a oquiè; et lo pe bio dè l'affèrè, c'est que clliâo dè Lozena sant ti z'u per tsi Barbaroux po ouèrè clliâo aleingâ et que s'ein est pas pi trovâ ion po l'âo repondrè avoué on chaton. Ah! melebâogro! se l'étiant venus pè St-Bartelomâ, l'ariant trovâ à quoui devezâ. Coumeint! clliâo racaillès, Dieu mè perdenâi, ousant veni derè que clliâo qu'ant on boccon de terra l'ant robâ! Eh, chenapans, va! Quand y'é misâ lo prâ à Samin, que l'é payi 3 fr. 50 la tâisa, sein comptâ lo drâi dè mutachon et lè z'autro frais, que m'a faillu reteri tot l'ardzeint qu'avè pliâci à la banqua, tsi monsu Pelet à Etsalleins, po lo payi, on mè voudrâi veni derè que l'é robâ! Eh! cartouche! mè que mè su bregandâ dzor et né po affanâ caquies crutz, et ora on mè voudrâi traitâ dè larro! Oh vâidè-vo, quand lâi peinsò, la colère mè montè à la tita, et se lè tagné, lè fréséré quie. Kâ qu'est te que clliâo pandoures? Dâi dzeins que ne savant petètrè pas pi maniysi onna faux, ni onna bessa, et que voudrant veni partadzî avoué no. Eh, bourtiâ! Et vo, pè Lozena, vo vo z'êtès pas tant conduit à l'honèu, kâ vo z'ariâ du écliaffâ lo mor à clliâo pétaquins, na pas lè laissi tant bragâ, mâ petètrè que vo z'ein âi poaire; assebin ditès l'âo pi que se l'ont lo malheu dè veni pè St-Bartelomâ, l'ant chaleu, kâ ne repondo ni dâi pierrès, et ni mémameint dâi pétairus.

*On citoyein que vâo bin partadzî
demi pot avoué vo, mâ que sè fot
de clliâo mina-mor dè Paris.*

2. Les méfaits de ma belle-mère.

— Je poursuis : malgré ses consolations affectueuses et tout le bien qu'elle me promettait de vous et que votre conduite démentait, je lui dis que je ne me trouvais pas d'âge ni d'humeur à jouer le rôle de femme abandonnée... et que je voulais m'enfuir très loin, et que si elle refusait de m'accompagner, je m'éloignerais seule.

— Tout cela, je le vois, ma chère Louise, développait en vous l'amour des voyages.

— Ma mère se fâcha tout rouge. Jamais je ne l'avais vue ainsi. Elle me traita de folle, me dit qu'il suffirait d'une seule équipée de ce genre pour perdre irrémis-

blement de réputation la femme la plus honnête, et qu'elle ne m'avait pas élevée avec tant d'amour et de soins pour que je lui fisse honte. Elle ajouta qu'au résumé vous étiez un homme charmant... autant de visage que d'esprit... d'une belle tournure... d'une belle santé, et qu'au fond vous aviez un excellent cœur. Qu'elle ne m'avait pas donné un tel mari pour que je le rendisse malheureux... en un mot, elle intervertissait les rôles.

— Cela est-il bien vrai?

— Oui, monsieur.

— Dix bons points pour belle-maman, alors!...

— Cela fait onze...

— Onze!... Je ne veux pas les reprendre... et cependant je ne puis m'expliquer qu'après avoir été si bien prêchée, votre conversion, ma chère Louise, n'ait pas été complète.

— Je souffrais trop de ce que je considérais comme un manque d'affection, pour me soumettre absolument à ce qu'elle exigeait de moi. Je lui reprochai de vous aimer plus qu'elle m'aimait, tout en lui déclarant que si je demeurais auprès de vous pour lui épargner un grand chagrin, je lui demandais de me laisser libre d'agir comme je l'entendrais, dans l'unique but...

— De me réduire en esclavage... et alors vous avez imaginé toutes ces petites machinations... ces traquenards raffinés dont j'ai fini par être la victime...

— Pauvre victime! dit la jeune femme en souriant.

— Vous avez inventé de veiller jusqu'à l'heure où je réintégrerais le domicile conjugal... et de gagner plusieurs gros rhumes sur le balcon... ce qui vous obligeait à tousser jusqu'à me fendre le cœur... et la tête.

— On se défend comme on peut...

— Puis une nuit... sous l'insidieux prétexte d'ennui, vous êtes sortie furtivement pour vous promener toute seule dans la neige jusqu'à une heure du matin. Si bien qu'en rentrant, je me suis trouvé dans la nécessité de réveiller tout le monde pour savoir ce que vous pouviez être devenue, ce que nul n'a pu me dire..., pas même votre mère, qui vous croyait couchée depuis longtemps..., disait-elle.

— Je cherchais à me distraire de mon côté.

— En vous ménageant une fièvre intense dont vous avez failli mourir.

— Je voulais vous rendre la liberté qui semblait vous être plus chère que tout!...

— Je vous ai prouvé le contraire, Louise, en ne vous quittant plus d'une minute.

— Vous avez été parfait..., pendant quinze jours..., mais durant les quatre mois qui ont suivi...

— Oui..., j'ai eu plusieurs rechutes..., j'en conviens, et à ce propos vous avez été si cruelle envers moi, que j'en ai le frisson chaque fois que j'y songe.

— Vraiment, vous avez gardé le souvenir?

— Si je me souviens de cette terrible scène?

— Confusément..., par à peu près..., j'en suis certaine.

— Je l'ai aussi présente à la mémoire que si elle s'était passée hier. Il était minuit, j'étais au cercle, où je m'étais oublié, par politesse, à jouer au billard et à donner revanche sur revanche à un excellent homme qui ne pouvait se consoler d'être constamment battu; cela durait bien malgré moi, je vous l'assure, depuis près de trois heures, quand un domestique vint me prévenir qu'une dame m'attendait en bas, dans sa voiture. Ce ne pouvait être que vous. Je pris aussitôt congé de mon partenaire pour aller vous rejoindre.

« — Je vous demande pardon, mon ami, me dites-vous; mais cette soirée est si belle, que je n'ai pu résister au désir de venir vous prendre pour me promener une heure en votre compagnie. »

Et renvoyant aussitôt votre voiture, vous vous emparez de mon bras... et nous nous trouvons bientôt sur le quai qui borde les Tuileries, où vous vous écriez:

« — Le beau clair de lune! On dirait que la Seine fris-